
POUR LE VI. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Providence.

*Misereor super turbam. J'ai compassion de ce
Peuple. S. Marc, c. 8.*

LEs charmes divins & ineffables répandus dans les discours, dans les actions, dans toute la personne de Jésus-Christ, qui attire & entraîne après lui une foule prodigieuse de peuple; la pieuse & insatiable avidité de ce peuple, qui oublie en quelque sorte le boire & le manger, pour le suivre par-tout où il va, qui ne se laisse jamais de le voir ni de l'entendre; les entrailles de cette infinie bonté qui s'attendrit sur ses besoins; les richesses de cette puissance, qui avec cinq pains & deux poissons rassasie environ cinq mille hommes. Quel sujet de réflexions pour nous, mes chers Paroissiens, qui n'avons ni zèle, ni attachement pour Jésus-Christ, ni goût, ni empressement pour les paroles pleines de grace & de vérité qui sortent de sa bouche adorable, ni force, ni courage pour vaincre les difficultés qui nous empêchent de marcher à sa suite. Hélas! bien loin d'oublier nos né-

cessités temporelles pour courir après lui , nous le perdons presqu'entièrement de vue , pour ne nous occuper que de nos nécessités temporelles , & nous l'oublierions tout-à-fait , si de tems en tems il ne nous forçoit pas de reconnoître & de sentir le besoin que nous avons de sa Providence. Heureux encore si nous ne regardons pas comme l'effet du hazard , la plupart des choses qui arrivent dans le monde ; au lieu de voir , d'admirer , d'adorer par-tout cette Providence infinie , sans l'ordre ou la permission de laquelle rien ne se fait ; qui n'ordonne & ne permet rien que par des vues également pleines de sagesse & de miséricorde , de justice & de vérité , de maniere que tout aboutit enfin à sa gloire , & de maniere aussi que tout peut servir à notre salut. Entrons là-dessus dans quelques détails , & voyons quelle doit être la façon de penser & d'agir d'un homme raisonnable & chrétien , à l'égard de la Providence.

P R E M I E R E R É F L E X I O N .

S'IL y a un Dieu qui a tout fait , il y a un Dieu qui voit tout , qui conserve tout , qui regle tout & pourvoit à tout. Si rien n'a pu être créé sans lui , rien ne peut être conservé , rien ne peut se mouvoir , rien ne peut se faire que par lui. Le mouvement du plus petit des insectes , du plus petit grain de poussière , est donc l'effet de sa

puissance, aussi bien que le mouvement & les révolutions prodigieuses de ces corps immenses qui paroissent rouler autour de nous. Il n'y a donc pas d'exagération dans ces paroles de notre Seigneur : un passereau ne vole pas sur la terre, un cheveu ne tombe pas de votre tête, sans votre pere qui est dans le ciel, c'est-à-dire, sans son ordre. Je dis sans son ordre ; parce que les loix de la nature ne sont autre chose que les ordres de la Providence, les ordres que le Créateur a donnés à tous les êtres de se mouvoir ainsi & ainsi.

Les fleurs dont nos campagnes sont émaillées, la verdure aimable dont elles sont couvertes, les fruits dont elles sont enrichies ; tout cela paroît ou disparoît à nos yeux, suivant les loix & le cours de la nature, c'est-à-dire, suivant les ordres de la Providence. Lorsque nous voyons un brin d'herbe croître, s'élever, grandir, changer plusieurs fois de forme ou de couleur, puis se faner, se dessécher, disparoître ; lorsque nous voyons une feuille emportée çà & là par le vent, & mille autres choses de cette espèce, & à plus forte raison celles qui sont faites pour nous frapper, & qui nous frappent en effet bien davantage ; nous disons qu'elles obéissent aux loix de la nature, c'est-à-dire, qu'elles obéissent aux ordres que la Providence leur a donnés. Car ce brin d'herbe ne croît & ne décroît, cette

feuille n'est emportée par le vent ; ce grain de sable ne change de place ; ce cheveu ne tombe de ma tête que parce que Dieu l'a réglé ainsi , en établissant des loix suivant lesquelles cela doit être nécessairement ainsi.

Comme tous les êtres qui composent ce que nous appellons la nature , n'existent que par la volonté de Dieu ; ils ne sauroient exister sous telle & telle forme , dans telle & telle position , de telle & telle manière , que par la volonté de Dieu ; car ils ne peuvent pas plus se conserver & se mouvoir sans lui , qu'ils ont pu être créés sans lui. Et comme il n'a pas fallu moins de puissance pour créer un insecte , un grain de poussière , un atôme , qu'il en a fallu pour créer les astres ; il n'en faut pas moins aussi pour conserver les uns que pour conserver les autres. D'où il s'ensuit que Dieu préside , qu'il veille à la conservation & au mouvement d'un insecte , d'un grain de poussière , d'un atôme , aussi bien qu'à la conservation & au mouvement des cieux.

Prétendre qu'il est indigne de lui de se mêler , de s'occuper , de s'embarasser d'objets de si petite conséquence ; c'est parler sans savoir ce que l'on dit. S'il est indigne de lui de veiller à la conservation d'un insecte , il a donc été indigne de lui de le créer ? S'il est indigne de lui de veiller à sa conservation , il n'y veille donc pas , &

cet insecte se conserve donc par lui-même ? Se mêler, s'occuper, s'embarrasser; quelles expressions ! ne sont-ce pas-là les fausses idées que les Païens se faisoient de la divinité, lorsqu'ils imaginoient plusieurs dieux, les uns pour le ciel, les autres pour la terre, d'autres pour les enfers; ceux-ci pour la mer ou pour les rivieres, ceux-là pour les bois ou pour autre chose ? quelle extravagance ! Non, mon Dieu, non; il ne vous en coute pas plus de veiller à tout, qu'il vous en a couté de créer tout. Il n'est pas plus indigne de vous de veiller sur la moindre de vos créatures, qu'il a été indigne de vous de la former : parce que la moindre de vos créatures annonce votre infinie sagesse, aussi bien que votre puissance infinie. Vous êtes grand, vous êtes admirable en tout, & en tout vous êtes souverainement aimable.

Ici, mes Freres, je ne saurois voir, sans étonnement, &, si j'ose le dire, sans une forte d'indignation, l'ingratitude affectée de certains esprits qui; en étudiant les ouvrages de la nature, nomment toutes choses par leur nom, excepté la Providence : comme si la nature pouvoit quelque chose par elle-même; comme si la Providence n'étoit pour rien dans ce qu'on appelle les loix, les opérations, les effets, les merveilles de la nature. Je fais que l'univers étant une espèce d'énigme que le Créateur a livré aux recherches, aux conjectures, aux disputes.

putes des hommes ; ces recherches n'ont rien que de très-permis & de fort louable , pourvu que le motif en soit bon d'ailleurs : mais s'arrêter aux causes secondes que l'on voit , & ne jamais remonter à la cause première qu'on ne voit point ; c'est attribuer à la nature une puissance qui ne doit être attribuée qu'à son auteur ; c'est faire injure à la Providence.

On ne blâme donc pas , Monsieur , les soins infinis que vous vous donnez pour découvrir ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéressant dans les opérations , les productions , le spectacle de la nature. Salomon est loué dans les livres saints pour avoir traité de toutes les plantes , de tous les animaux de la terre ; des oiseaux , des reptiles & des poissons. (3. Reg. c. 4.) L'étendue de ses connoissances sur cette matière , fut en lui un don de Dieu , une des branches de cette sagesse qu'il avoit demandée par-dessus tout , & qu'il reçut à un degré que personne n'avoit atteint avant lui , & auquel après lui personne ne devoit atteindre. Mais permettez-nous de le dire , & ne vous en fâchez pas , Monsieur ; il manque quelque chose à vos dissertations , au compte que vous nous rendez de vos découvertes. Et quoi ! des réflexions chrétiennes ? non , quoique des réflexions chrétiennes ne déshonorent jamais un chrétien : mais des réflexions sages qui seroient

d'autant mieux placées qu'elles se présentent naturellement, & qu'elles semblent être omises à dessein, sur la puissance, la sagesse, la bonté de la Providence,

On ne vous soupçonne point de ne pas croire en Dieu. Bien-loin de là, plus vous regardez de près à l'ouvrage, plus vous devez être convaincu de l'existence de l'ouvrier. Mais pourquoi ne pas lui donner le nom & les éloges qu'il mérite ? pourquoi ne pas lui rendre la gloire qui lui est due ? Lorsque nous lisons vos ouvrages, nous faisons l'éloge de vos talens ; pourquoi ne nous mettez-vous pas dans le cas de faire en même-tems l'éloge de votre cœur ? en nous parlant des œuvres de Dieu, avec ce ton de reconnoissance, de sensibilité, d'attendrissement, qui annonce un bon cœur & une belle ame ? ou vos lecteurs croient à la Providence, ou ils n'y croient point. S'ils n'y croient point, les réflexions que vous feriez sur la sagesse infinie qui éclate singulièrement dans la formation & la conformation de tous les êtres, serviroient plus que tout autre chose à les tirer d'une erreur aussi grossière. S'ils y croient, comme vous devez le présumer ; ne vous sauront-ils pas mauvais gré de ne jamais rien dire à sa gloire ?

Quel est le connoisseur qui voyant une machine curieuse par sa nouveauté, & par la combinaison ingénieuse des ressorts qui la composent, se borne à examiner la ma-

niere dont ces ressorts agissent les uns sur les autres, sans dire un mot à la louange de l'ouvrier qui l'a inventée ? Quand on voit quelque bel ouvrage de l'art, n'est-il pas tout aussi naturel de louer celui qui l'a fait, qu'il est naturel de penser que quelqu'un l'a fait ? d'où je conclus que si le spectacle de la nature est un des objets les plus innocens & les plus dignes de la curiosité humaine ; il est en même-tems, un des plus touchans objets de notre admiration & de notre reconnoissance. Si celui qui jouit de ce spectacle sans admirer la sagesse du Créateur est le plus stupide des hommes ; celui qui en jouit sans louer & bénir à chaque instant cette sagesse éternelle, doit être regardé comme un monstre d'ingratitude.

Après cette observation que je n'ai pu m'empêcher de faire en passant, je reviens, & je dis encore une fois, mes Freres : les loix, les opérations, les effets, les productions, les ouvrages de la nature, ne sont donc autre chose que les loix, les opérations, les effets, les productions, les ouvrages de la Providence. Que si cette Providence préside aux plus petits mouvemens de la moindre des créatures ; à plus forte raison présidera-t-elle aux mouvemens & à toutes les actions des hommes, qui sont le chef-d'œuvre de sa puissance, & pour lesquels elle a visiblement fait tout le reste.

Quelle idée auriez-vous d'un Roi qui ne

O ij

se mêleroit point du tout de ce qui se passe dans son royaume ? ou d'un pere de famille qui ne s'appercevroit pas de ce qui se fait dans sa maison , qui ne prendroit garde ni à ses enfans , ni à ses domestiques ? Et vous voudriez que la Providence , à laquelle il en coute infiniment moins de veiller sur tous les peuples , sur tous les hommes , & sur chacun d'eux en particulier , qu'il n'en coute à un chef de famille , de veiller sur ceux qui la composent ; vous voudriez que la Providence à laquelle il n'en coute pas plus de veiller sur tous les hommes , que de veiller sur un seul ; & je m'exprime très-mal en disant qu'il lui en coute , vous voudriez que la Providence n'eût pas les yeux ouverts sur ce qui se fait parmi les hommes , & qu'elle n'y fut elle-même pour rien ? Quoi ! dit un Prophète , celui qui nous a donné des oreilles pour entendre , n'entendra point ? celui qui nous a donné des yeux pour voir , ne verra point ? celui qui a donné à l'homme cette intelligence , cette sagesse , cette prévoyance qui fait l'objet de notre admiration , n'aura lui-même ni sagesse , ni prévoyance ? celui qui apprend aux Rois à gouverner & à régner , ne régnera point ? il ne gouvernera pas son peuple ? *Qui plantavit aurem non audiet ? aut qui finxit oculum non considerat ?* (Ps. 93.)

Il n'arrive donc rien dans le monde que

Dieu n'ait prévu. Il ne s'y passe rien sans que sa Providence l'ordonne ou le permette. Il voit du haut du ciel tous les mouvemens que se donnent les enfans des hommes ; les passions qui les agitent , les projets qu'ils forment , les crimes dont ils se souillent. Il apperçoit la moindre de leurs pensées , & le mouvement le plus imperceptible de leur ame ne lui est point caché. Bien plus ; il ne voit pas d'un œil indifférent le mouvement le plus imperceptible de leur ame. Il regarde les Souverains pendant qu'ils se partagent la terre ; il voit leur querelles , leurs guerres ; & pas une goutte du sang qu'ils répandent n'échappe à ses yeux. Quoiqu'ils fassent , il tient leur cœur dans sa main ; il le tourne comme bon lui semble , avec autant de facilité que nous conduisons où il nous plaît un ruisseau d'eau vive : *Sicut divisiones aquarum , ita cor regis in manu Domini ; quocumque voluerit , inclinabit illud.* (Prov. 21. c. 1.)

Lorsqu'Alexandre le Grand méditoit la conquête de l'univers , lorsqu'il exécutoit son dessein avec des succès & une rapidité qui tiennent du prodige , s'emparant des villes les plus fortes , pénétrant dans les lieux les plus inaccessibles , subjuguant les rois les plus puissans , courant de victoire en victoire , renversant tout ce qui lui résistoit comme un torrent impétueux qui emporte tout ce qu'il trouve sur son pas-

sage; la Providence avoit les yeux & la main sur lui. Lorsque le premier des Romains jettoit les fondemens de cette ville superbe, devenue ensuite la capitale d'un empire qui embrassoit presque l'univers entier sous sa domination, la Providence avoit les yeux & la main sur lui : & lorsque ce même empire tombé depuis en décadence, divisé en plusieurs parties, devenu la proie des peuples barbares, n'a plus été que l'ombre de ce qu'il étoit dans les jours de sa gloire; c'est la Providence qui l'a voulu, qui l'a ordonné, qui l'a permis ainsi; & qui l'a voulu, qui l'a ordonné qui l'a permis ainsi, pour des raisons à elle connues.

Certes, mes Freres, si le Prince dans le gouvernement de ses états, un chef de famille dans l'administration de ses affaires, un homme sage quelconque, dans la conduite qu'il tient, soit à l'égard des autres, soit par rapport à lui-même, ne font rien sans savoir pourquoi; comment pourrions-nous penser que Dieu ne se propose aucun but dans ce qu'il ordonne, ou dans ce qu'il permet pouvant l'empêcher? Celui qui est la sagesse même, auroit-il moins de sagesse, moins de prévoyance, moins de raison que nous? Si les hommes n'agissent jamais sans quelque motif qui les détermine; comment voulez-vous que Dieu n'ait aucune raison de faire ce qu'il fait, ou de souffrir.

ce qu'il souffre ? Il auroit donc créé cet univers & il le conserveroit sans savoir pourquoi ? Quel blasphème ! Il est donc incontestable , mes Freres , que Dieu ne fait rien , qui ne permet rien sans se proposer une fin : & comme il n'y a pas moins d'impiété & d'absurdité à penser que Dieu manque son but , qu'il y a de l'impiété & de l'absurdité à penser que Dieu ne se propose aucun but , il faut donc nécessairement que toutes les créatures tendent à ce but , & qu'elles y arrivent infailliblement , lors même qu'elles résistent à la volonté de Dieu , & qu'elles s'écartent de la route qu'il leur a marquée.

Si je me sauve , j'arrive à la fin pour laquelle j'ai été créé ; si je me damne j'arrive à la fin générale que Dieu s'est proposé en créant le monde , qui est de manifester également sa puissance & sa bonté , sa justice & sa miséricorde : sa puissance dans la création du monde , sa bonté dans l'incarnation de son fils ; sa miséricorde dans la prédestination des uns , sa justice dans la réprobation des autres , sa gloire en tout ; c'est à sa gloire que doivent nécessairement aboutir tous ses ouvrages , parce qu'il a tout fait pour lui-même.

Il y a donc enfin une Providence qui veille sur chacune & sur la moindre de ses créatures ; il y a donc une Providence qui veille sur moi , avec autant de soin que si

j'étois le seul dans le monde. Vous m'avez apperçu, vous m'avez connu, ô mon Dieu ! s'écrie le saint roi David, & vous ne m'avez plus perdu de vue dès l'instant que j'ai été conçu dans le ventre de ma mere. Vous y avez arrangé vous-même toutes les parties de mon corps ; il n'est pas jusqu'au moindre de mes os qui ne soit votre ouvrage : *Non est occultatum os meum à te.* Vous avez ourdi la trame de ma vie, vous en avez formé le tissu, vous en démêlez, vous en connoissez jusqu'au fil le plus imperceptible ; vous avez découvert de loin toutes mes pensées, & les mouvemens les plus secrets de mon cœur, vous avez compté tous mes pas : *Semitam meam & funiculum meum investigasti.* Dans quelque endroit que j'aïlle, & quoique je fasse, vos yeux & votre main sont continuellement sur moi. Quand je m'envelopperois dans les plus épaisses ténèbres, quand je me cacherois dans les entrailles de la terre, non-seulement vous me suivez par-tout ; mais encore c'est votre main elle-même qui me conduit par tout : *Etenim manus tua deducet me.*

Ici, mes Freres, je suis saisi de frayeur ; & quel est l'homme qui puisse s'arrêter sans frémir à cette pensée ! quoique je fasse, je suis mù & conduit par la main de la Providence qui obéit, pour ainsi dire, à mes ordres, toutes les fois que je me fers des membres

de mon corps, ou des autres créatures qui sont à mon usage. Quelle étrange vérité !

Il n'est point étrange, ô mon Dieu ! que vous donniez le mouvement, l'activité, l'adresse ou la force aux différentes parties de ce corps, dans les occasions où je desirer d'accomplir votre sainte volonté ; que vous remuiez ma langue & mes lèvres, lorsque je veux bénir votre saint nom ; que vous ouvriez mes yeux, lorsque je veux les élever vers le ciel ; que vous conduisiez mes pieds & mes mains, lorsque je veux faire de bonnes œuvres : cela n'est point étonnant, parce que je ne saurois faire le bien sans vous. Mais que vous donniez le mouvement à mes membres, lorsque je veux les faire servir au péché : grand Dieu ! que cette pensée est effrayante !

Ames honnêtes, qui n'aimez, qui ne desirez que le bien, qui, suivant le conseil de l'Apôtre, *faites servir vos membres à la justice*, au lieu de les faire servir à l'iniquité ; vous contemplez, vous admirez sans remords les ouvrages & les bienfaits de la Providence. Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui m'a donné des sens, par l'entremise desquels je puis jouir des beautés, des richesses, des merveilles de la nature ! Il m'a donné des yeux pour voir cette voûte superbe qu'il a étendu sur ma tête comme un pavillon ; cette terre qu'il a affermi sous mes pieds, & dont l'inépuisable fécondité satisfait sans cesse les besoins variés, &

O v

multiplie à l'infini les plaisirs de l'homme: Ces belles campagnes qui ne se dépouillent chaque année que pour nous donner ensuite le spectacle ravissant d'une nouvelle création.

Béni soit le Seigneur mon Dieu , qui m'a donné un corps propre à exprimer tous les mouvemens de mon ame ! de mon ame qui l'adore , de mon ame qui le bénit , de mon ame qui l'aime , qui soupire après lui , qui se porte continuellement vers lui comme vers son centre. O ma langue , ô ma bouche , ne vous lassez jamais de le bénir , de publier sa gloire & de chanter ses louanges ! Que mes oreilles attentives à sa voix la reconnoissent partout , que je la suive , & que toutes les créatures m'attirent , m'élevent , m'unissent à celui qui les a faites ! que mes yeux voient dans le moindre de ses ouvrages , les merveilleux effets de sa puissance , les traces aimables de sa bonté ! que mes pieds , que mes mains ne se meuvent que pour pratiquer la vertu , pour obéir aux ordres de celui en qui & par qui j'ai l'être , le mouvement & la vie !

Mais vous qui semblez n'avoir un corps que pour en faire l'instrument de toutes les passions & de tous les vices , qui n'usez des créatures , que pour violer les loix les plus simples du Créateur ; comment pouvez-vous , & de quel front oseriez-vous bénir les ouvrages de sa Providence ? vos béné-

ditions seroient des blasphêmes. Béni soit Dieu qui m'a donné de quoi satisfaire mon orgueil, mon avarice, mon insatiable cupidité ! Béni soit Dieu qui m'a donné des pieds pour courir au mal, des mains pour commettre l'injustice ; une langue, une bouche pour exercer ma malignité, pour exhaler ma fureur, pour vomir des imprécations ou des ordures ! Béni soit Dieu, qui m'a donné la force de commettre des adulteres, des fornications, des molleses, toutes sortes de saletés & d'abominations ! Quelles horreurs ! & néanmoins il est de fait que tous les mouvemens de votre corps jusqu'à un soupir, jusqu'à un clin d'œil, sont autant d'actes de cette puissance qui vous a créé, qui vous conserve, qui vous meut, & qui se plaint de ce que vous la faites servir à vos désordres : *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.*

La Providence est donc coupable elle-même de tout le mal que nous commettons ? A Dieu ne plaise, mes Freres, que nous blasphémions de la sorte ! Tout ce que la Providence a fait est bien, puisque tout peut servir au bien, à notre sanctification & à sa gloire : c'est la malice, la perversité de notre cœur qui tourne & applique au mal ce que la Providence n'a fait que pour le bien. Notre cœur est son ouvrage, mais la malice & la perversité de ce cœur sont le nôtre. Misérable ivrogne, la Providence a

fait ce vin dont tu t'enivres ; elle a fait cette bouche, ce gosier, ce ventre que tu remplis de crapule : mais l'usage détestable que tu fais de ce vin, de ces membres, de ces bienfaits ; ton ivrognerie, tes excès sont-ils l'ouvrage de la Providence ?

Pourquoi donc ne m'ôte-t-elle pas l'usage de mes sens & de mon esprit, lorsque je veux les appliquer au mal ? Il faut donc que Dieu vous rende aveugle, sourd, muet, insensé, perclus de vos membres ; il faut donc qu'il vous ôte le mouvement & la vie, lorsque vous voulez agir contre la loi qu'il a gravée au fond de votre conscience ? Quelle absurdité ! mais il vous a créé libre ; & la liberté est un des plus beaux présens qu'il vous ait fait ; comme le mauvais usage de cette liberté est le plus grand outrage que vous puissiez faire à sa Providence.

De tout ce que vous avez entendu jusqu'ici, concluez, mes chers Paroissiens, qu'il y a nécessairement une Providence, comme il y a nécessairement un Dieu ; que cette Providence voit tout, parce qu'elle a tout fait ; qu'elle conserve son ouvrage, qu'elle préside à tous les mouvemens de la moindre des créatures ; que rien n'arrive dans le monde sans son ordre, ou sa permission ; que rien ne se fait, rien ne se meut, rien n'existe que par sa puissance ; qu'elle n'ordonne & ne souffre rien sans raison, & que ses vues sont toutes remplies de sagesse.

De-là que s'ensuit-il ? Vous le verrez dans ce qui me reste à vous dire.

SECONDE RÉFLEXION.

ADORER les secrets de la Providence , étudier ses desseins , entrer dans ses vues , se confier en elle , la bénir dans tous les lieux & dans tous les tems : voilà , mes chers Paroissiens, quelle doit être la façon de penser & d'agir de tout homme sage : voilà le moyen le plus sûr de conserver l'égalité de notre ame dans tous les événemens de la vie ; soit qu'ils nous regardent personnellement , soit que nous en soyons spectateurs : c'est la Providence qui les ordonne , qui les permet , qui les a prévus , & qui a ses raisons pour les ordonner ou pour les permettre. Il faut les adorer ces raisons , soit que vous les connoissiez , ou que vous ne les connoissiez pas ; soit qu'elles s'accordent ou qu'elles ne s'accordent pas avec vos foibles lumieres.

Les mysteres de la religion ne sont pas les seuls que nous soyons forcés de croire sans les comprendre. La nature a les siens , & il y a dans les œuvres de la Providence des secrets impénétrables. Mais le Roi , l'Etat , les Ministres qui le gouvernent , toutes les Cours ont leur secret. Le Saint-Esprit ne dit-il pas qu'il est bon de cacher le secret du Roi : *Sacramentum regis abscondere bonum est*. Il y a des secrets dans les famili-

les, tous les hommes ont leur secret. Qui est-ce qui peut connoître, dit saint Paul, ce qu'un homme a dans l'esprit, excepté lui-même ? *Quis enim hominum scit quæ sunt hominis, nisi spiritus hominis qui in ipso est ?* (Cor. c. 2.) N'y auroit-il que vous, ô mon Dieu ! dans les desseins & la conduite duquel il n'y auroit rien de secret ? Le gouvernement de votre Providence qui embrasse tous les tems, tous les lieux, toutes les créatures, ne doit-il pas au contraire être rempli de secrets incompréhensibles ?

Pourquoi ceci ? pourquoi cela ? pourquoi la Providence a-t-elle permis un événement de cette nature, une aussi étonnante révolution ? Vous pourrez bien en découvrir les causes naturelles ; vous pourrez bien former quelques conjectures sur les desseins de la Providence ; mais connoître clairement quel est son but, & le vrai *pourquoi* de sa conduite : non. Vous ne le saurez qu'au grand jour de la manifestation générale, où le ciel, la terre & les enfers seront forcés de s'écrier : vous êtes juste, Seigneur, & toutes vos œuvres sont remplies de sagesse.

Saint François Xavier dont le zèle ; les travaux & les immenses succès renouvelèrent les merveilles des tems apostoliques, porta le flambeau de l'Évangile dans les Indes & le Japon. Dix mille temples renversés, quarante mille idoles brisées, trente Rois instruits dans la foi, douze cent mille

infidèles baptisés : voilà les conquêtes & les trophées de cet Apôtre. Il meurt ; les persécutions s'élevent , les terres qu'il avoit arrosées de ses sueurs sont arrosées du sang des Martyrs ; & le Japon entier rejette la foi chrétienne avec horreur , moins d'un siècle après l'avoir embrassée. Vous ne fîtes que paroître dans ce royaume , grand Dieu , & après y avoir moissonné précipitamment , si je puis le dire ainsi , un certain nombre d'ames choisies , vous permites qu'il se replongeât subitement dans ses premières ténèbres.

C'est-là , mes Freres , c'est-là ce que j'appelle un secret de la Providence. Les historiens , les politiques pourront nous apprendre les causes d'un tel événement : mais qui est-ce qui nous dira les raisons que la Providence a eues pour le permettre ? Nous avons beau raisonner : si nous croyons qu'il y a un Dieu , que ce Dieu gouverne le monde , & qu'il le gouverne par conséquent avec une sagesse infinie , il faut nécessairement nous écrier , *ô altitudo !* non-seulement , sur ce que je viens de rapporter & que j'ai cité pour exemple ; mais sur beaucoup d'autres événemens qui nous paroissent tout aussi extraordinaires. Après en avoir expliqué les causes dans le plus grand détail & avec la plus grande clarté ; il nous reste toujours à favoir quelles ont été en cela les vues de la Providence. Et votre secret , ô mon Dieu ,

demeure toujours entier & impénétrable. Qui sommes-nous pour vouloir que vous le révéliez ? Auriez-vous moins de liberté que le moindre des hommes ? & le moindre des hommes a des secrets dont il ne doit compte qu'à vous.

Ne fait-il pas beau voir des esprits superbes critiquer les ouvrages de la Providence, comme s'ils avoient plus de sagesse & plus de pénétration que la sagesse elle-même ? Dieu ne pouvoit-il pas faire ceci ? ne pouvoit-il pas empêcher cela ? Pauvres humains, que vous êtes dignes de compassion ! il me semble voir un enfant, qui sachant à peine bégayer, critiquerait les œuvres d'un homme consommé en savoir & en prudence. Que penseriez-vous d'un paysan stupide, sans lettres, sans lumières, sans expérience, qui se mettroit dans la tête de raisonner sur le gouvernement de l'Etat, qui voudroit faire la leçon au Souverain, qui blâmeroit la conduite de ses Ministres, qui s'érigerait en censeur du ministère public. Ce pauvre homme vous feroit pitié ; il vous feroit pitié ! Mais quelque esprit que vous ayez, quelques lumières, quelque expérience que vous puissiez avoir acquises, n'êtes-vous pas infiniment plus petit & plus aveugle en comparaison de la Providence qui gouverne l'univers, que ne l'est l'homme le plus ignorant & le plus stupide, vis-à-vis du Prince & des Ministres qui gouvernent l'Etat ? Vous faites donc autant & plus de pitié que lui.

N'arrive-t-il pas quelquefois , qu'on blâme dans l'administration des affaires publiques , certaines démarches , certains changemens , certaines réformes , que l'on est forcé d'approuver ensuite , quand on voit les rapports & la liaison de ces choses-là , avec d'autres que l'on ne voyoit point ? Ne dit-on pas tous les jours : cet homme-là fait mal ? puis après , quand on fait les raisons de sa conduite : il a bien fait. Vous voyez dans le gouvernement de la Providence , des choses qui ne s'accordent point avec les idées que vous vous êtes faites sur ce qui est bien , sur ce qui est mal , sur ce qui seroit mieux. Mais ces choses là tiennent à d'autres que vous ne voyez point , & qui sont connues de Dieu seul. Vous voyez seulement quelques parties de ce grand tout , qui ne paroîtra dans son entier qu'à la fin du monde. J'appelle ce grand tout , l'exécution entière & finale des décrets de la Providence , touchant la création du monde. Cette exécution a eu son commencement , elle a son milieu , elle aura sa fin. Attendez donc cette fin pour juger. Parce que vous ne sauriez comprendre la liaison que peuvent avoir les choses que vous voyez maintenant , avec celle que vous ne voyez point encore.

Savez-vous , mon cher Paroissien , sur quoi il vous est permis de raisonner ? sur les desseins que la Providence peut avoir pour

ce qui vous concerne personnellement dans toutes les choses qui vous arrivent ; ou qui arrivent à d'autres , mais qui vous intéressent ; soit qu'elles vous réjouissent , soit qu'elles vous affligent , soit qu'elles vous effraient , soit qu'elles vous frappent d'admiration ou d'étonnement. Repassez donc dans votre esprit toutes les années de votre vie. Rappelez-vous les positions différentes dans lesquelles vous vous êtes trouvé , les dangers que vous avez courus , les malheurs que vous avez essuyés , ceux dont vous avez été témoin , les personnes avec qui vous vous êtes lié , les bons ou mauvais exemples que vous avez eus devant les yeux.

Vous avez passé d'un âge à l'autre , d'un pays à l'autre , d'une situation dans une autre. Tantôt ici , tantôt là ; tantôt bien , tantôt mal ; tantôt sain , tantôt malade ; tantôt plein de joie , tantôt accablé de tristesse. Il n'est guères personne , qui dans le courant de sa vie n'éprouve je ne sais combien de changemens & de petites révolutions dans sa fortune , dans sa santé , dans sa façon d'être vis-à-vis de ses proches , de ses amis , ou de ses ennemis ; même dans sa façon de penser & dans sa manière de vivre. Il ne vous est rien arrivé , il ne vous arrive rien que par l'ordre ou la permission de la Providence. Examinez donc , réfléchissez , & voyez quels peuvent être ses desseins , afin d'en-

trer dans les vues qu'elle a sur vous, & de marcher fidèlement dans la voie par où elle juge à propos de vous conduire.

Malheur à l'homme qui jettant les yeux sur les divers événemens de sa vie, les regarde comme les effets du hazard, & de ce qu'il appelle sa bonne ou mauvaise fortune. Le hazard n'est rien, & la fortune est un mot qui dans le fond ne signifie rien. C'est la Providence qui régle tout; les créatures ne sont que des causes secondes, & les instrumens dont elle se sert pour l'accomplissement de ses desseins. Qui est-ce qui s'arrête à cette réflexion? personne ou presque personne. Delà viennent nos regrets sur le passé, nos inquiétudes sur l'avenir, ou sur notre position présente.

Ah! si j'avois fait ceci! ah! si je n'avois pas fait cela! Mon cher Enfant, ce qui est fait est fait. Dieu la voulu: s'il ne l'a pas voulu, il l'a permis. Le seul parti que vous ayez à prendre, est donc d'examiner les raisons qui ont pu déterminer la Providence à vouloir, ou à permettre que telle & telle chose vous soit arrivée ainsi & ainsi; afin de voir le profit que vous pouvez en retirer pour votre salut & pour sa gloire. Vos péchés même, qui sont le seul objet vraiment digne d'exciter votre repentir & de vous causer des regrets cuisans, vos péchés même, quelques énormes qu'ils aient été, ne doivent pas troubler la tranquillité de vo-

tre ame. Ah ! s'il m'étoit possible de renaître ! ah ! si je pouvois passer de nouveau par cet âge où je me suis laissé aller à tant de miseres , où j'ai amassé tant d'iniquités ! oui : mais le passé n'est plus à votre disposition. Seigneur , devez-vous dire plutôt , vous avez vu l'usage criminel que j'ai fait de ma liberté ; votre Providence me suivoit de l'œil ; pendant que je m'abandonnois à mes passions , elle me laissoit faire , & pourquoi ? pour m'humilier. Si je n'avois pas donné dans tous ces écarts , je me serois peut-être perdu par l'orgueil ; j'aurois dit comme le Pharisien : *non sum sicut ceteri hominum*. Je ne suis pas comme le reste des hommes. Au lieu que le souvenir de ces péchés le réprime , ce misérable orgueil , & me force de rentrer dans ma poussiere.

Vous les avez permis , ô mon Dieu , pour me faire sentir le vuide des créatures auxquelles j'étois si fort attaché ; pour me dégoûter peu à peu du monde & de tout ce qui est dans le monde ; pour donner lieu à la crainte de vos jugemens , à ce trouble , à ces remords qui m'ont enfin déterminé à tout quitter pour vous suivre & me reposer dans votre sein. Voilà , mes Freres , comme les vrais pénitens trouvent jusques dans leurs péchés , des motifs de consolation & d'actions de graces. Voilà comme ces bienheureux solitaires dans la retraite profonde , où ils se sont ensevelis pour pleurer les éga,

remens de leur jeunesse, bénissent en même-tems cette Providence adorable, qui s'est servie de leurs péchés pour accomplir les desseins de miséricorde qu'elle avoit sur eux. Hélas ! Seigneur, si je n'étois pas tombé dans ces égaremens qui me couvrent aujourd'hui de honte, j'aurois vécu dans le siècle où je me serois perdu comme tant d'autres qui vivent & meurent dans la tiédeur, sous prétexte qu'ils n'ont jamais commis des péchés considérables.

Quelle gloire ne rendent point à Dieu les pécheurs véritablement convertis ? que de regrets ? que de larmes ? que d'amour ? que de ferveur ne viennent pas à la suite d'une sincère pénitence ? Le souvenir de vos péchés, joint à la pensée de la miséricorde infinie qui les efface, vous pénètre de reconnoissance, vous embrâse d'amour. Vous aimez beaucoup, parce qu'on vous a pardonné beaucoup : & votre ferveur se mesure, pour ainsi dire, sur l'énormité de vos fautes. Heureuses fautes qui ont donné lieu à une telle abondance de graces & de bénédictions !

Que si la vue de nos péchés, le seul mal que nous devons pleurer dans le monde, bien loin de nous porter au désespoir, doit nous consoler en quelque sorte, par la raison que Dieu ne les a permis que pour les faire servir à notre salut & à sa gloire, en ce qu'ils sont pour nous un sujet continuel

d'humiliation, un motif puissant de nous appliquer avec une ferveur extraordinaire aux exercices de la pénitence & à la pratique des bonnes œuvres; à combien plus forte raison cette pensée : Dieu l'a voulu, Dieu l'a permis ainsi, doit-elle vous consoler, mon cher Paroissien, dans les occasions où votre repentir a pour objet des choses purement temporelles.

Que n'ai-je fait ceci ? pourquoi n'ai-je pas fait cela ? Que ne m'y suis-je pris de cette manière ? Je pouvois faire ma fortune, & je l'ai manquée ; je pouvois gagner beaucoup, & j'ai perdu considérablement ; je me suis mis dans un mauvais cas, & j'aurois pu l'éviter. Si j'avois ménagé celui-ci, si j'avois consulté celui-là ; si je n'avois pas suivi l'avis de cet autre, je n'aurois pas fait cette démarche, je n'aurois pas essuyé ce malheur, je n'aurois point pris ce parti à la suite duquel sont venus je ne fais combien de chagrins qui ont empoisonné, qui empoisonnent tous les instans de ma vie.

A la bonne heure, mon cher Enfant ; mais outre que vos regrets n'aboutissent, & ne peuvent aboutir qu'à vous tourmenter à pure perte, pensez-vous que la Providence n'ait été pour rien dans tout ce qui vous est arrivé ? N'a-t-elle pas tout vu ? N'est-ce pas elle qui préside à tout, qui gouverne tout ? N'est-ce pas elle qui a ordonné ou qui a permis ce qui vous cause

tant de regrets ? N'a-t-elle pas eu de bonnes raisons pour l'ordonner ou pour le permettre ? Sans doute. Et bien , tranquillisez-vous donc , & ne revenez sur le passé que pour examiner devant Dieu , quels peuvent avoir été les desseins de la Providence , afin d'entrer dans ses vues & de retirer , soit du passé , soit de votre position actuelle , les avantages qu'elle a voulu vous procurer , quand elle a permis que vous vous soyez conduit de telle & telle manière , que vous ayez fait telle & telle démarche , que vous ayez pris tel parti plutôt qu'un autre.

Que savez-vous d'ailleurs ce qui seroit arrivé , si vous vous fussiez conduit tout autrement ? La perte de votre santé , de votre repos , de votre vie , quelqu'accident funeste étoient peut-être liés avec la réussite du projet dans lequel vous avez échoué. Une foule de maux que vous ne pouviez pas prévoir , étoient peut-être à la suite de cette démarche que vous vous repentez si fort de n'avoir pas faite. Il y a dans les événemens de la vie un certain enchaînement de causes & d'effets qui est connu de Dieu seul. S'il nous étoit permis de le voir cet enchaînement , il est une infinité d'occasions où nos regrets sur le passé se changeroient en actions de grâces , & où nous bénirions mille fois la Providence de ce que les choses n'auroient pas tourné suivant nos desirs. Ne revenons donc sur le passé que

pour devenir plus sages ; & que cette pensée : Dieu l'a voulu , Dieu ne l'a pas voulu ; Dieu l'a permis , Dieu ne l'a pas permis , nous empêche de nous livrer à des regrets qui sont d'ailleurs absolument inutiles : nos inquiétudes sur l'avenir ne le sont pas moins.

Prévoir l'avenir & prendre des mesures en conséquence , rien de si juste ; cette prévoyance est une vertu , elle doit être une des règles de notre conduite. Ce n'est qu'en prévoyant l'avenir que vous vous acquitterez comme il faut de ce que vous avez à faire pour le présent. Mais cette prévoyance , bien loin de troubler notre ame , la tranquillise ; & bien loin d'être injurieuse à Dieu , elle s'accorde parfaitement avec l'idée que nous devons avoir de sa Providence , laquelle ne fait rien sans nous , comme nous ne pouvons rien faire sans elle. Prévoyez donc l'avenir , & usez à cet égard de toutes les précautions que peut vous suggérer une prudence chrétienne : mais après cela , reposez-vous dans le sein de la Providence , cette bonne mere , qui a continuellement les yeux sur vous. Abandonnez-vous à sa volonté , résignez-vous à ses ordres ; dormez pour ainsi dire entre ses bras avec cette douce confiance que vous lui devez à tant de titres.

Bon Dieu , que cette confiance est précieuse ! qu'elle répand de douceur dans la
vie

vie d'un vrai Chrétien ! Seigneur , vous êtes mon pere ; & de quoi pourrois-je m'inquiéter avec un pere tel que vous ? Je repasse dans mon esprit ce qui peut m'arriver de plus douloureux , & ce que les hommes craignent davantage. Mais que peut-il m'arriver après tout ? La perte de mes proches , de mes amis , de mes biens , l'indigence , la mendicité ? Je conserverai les biens que vous m'avez donnés , j'en ferai l'usage que vous m'avez prescrit , j'aurai pour mes amis & pour ma famille , un attachement raisonnable & chrétien : que si vous jugiez à propos de me dépouiller de tout ce que je possède , & de m'enlever ce que j'ai de plus cher au monde , ce ne seroit pas sans raison que vous en agiriez ainsi , vous auriez en vue mon plus grand bien , & votre plus grande gloire. Ce n'est donc pas là ce qui m'inquiète.

Je puis perdre la santé , l'usage de mes yeux , de mes oreilles , de tous mes sens ; je puis me voir détenu dans un lit de douleur jusqu'à la fin de ma vie. Mais si vous le vouliez ainsi , ô mon Dieu ! je n'aurois que des graces à vous rendre , parce que vous ne le voudriez ainsi que pour mon salut ; j'usurai avec sobriété , avec sagesse , de la santé , de la force , de l'esprit , des talens qu'il vous a plu me donner ; que si vous m'enlevez tout cela , je me soumettrai de bon cœur à vos ordres : ce n'est donc pas là

ce que je crains. Ce qui vient de vous, ô mon Dieu ! n'est point à craindre.

On peut noircir ma réputation ; je puis être la victime des calomnies & des persécutions de mes ennemis. Mais n'étoit-ce pas vous, Seigneur, qui aviez commandé à Séméï de maudire David, & de lui jeter des pierres ? Je vivrai, moyennant votre grace, de manière à n'être pour qui que ce soit, une occasion de scandale ou de murmure ; je rendrai le bien pour le mal ; je m'appliquerai par-dessus tout, à remplir les devoirs de la charité chrétienne. Que s'il y avoit après cela, des personnes pour lesquelles je devinsse malgré moi, un objet de haine & de persécution ; ce seroit vous, ô mon Dieu ! qui ordonneriez, non pas leur malice, vous avez le mal en horreur, mais qui ordonneriez que cette malice se tournât contre moi, & dès-lors, je n'aurois rien à dire ; bien plus, je me réjouirois dans le sein des humiliations & des opprobres, parce que votre Providence auroit jugé à propos de m'y plonger. Ce n'est donc pas là ce que je crains. Ce qui vient de vous, je le dirai encore une fois, ce qui vient de vous, ô mon Dieu ! n'est point à craindre. En quelque lieu, & dans quelque position que je me trouve, mon ame ne se troublera point ; parce que votre Providence m'y aura conduit, parce que votre main paternelle m'y aura placé, parce qu'elle

aura jugé nécessaire de m'y placer : *Etenim manus tua deducet me.*

Telles sont, mes Freres, les dispositions de tout homme sage & chrétien qui connoît la Providence, qui n'attribue rien au hazard, & qui voit la main de Dieu dans tout ce qui lui arrive. Avec de tels sentimens on est préparé à tout, & quand on est préparé à tout, on ne s'étonne de rien, on demeure ferme & inébranlable, au milieu des plus grandes tribulations; on est à l'abri des inquiétudes, du trouble, des soucis dévorans dont la plupart des hommes sont la victime. Seigneur, mon unique souci est de ne pas vous aimer autant que vous méritez de l'être; ma seule crainte est de perdre votre grace; ma seule douleur est de vous avoir offensé, de vous avoir tant offensé. Disposez donc de moi selon votre bon plaisir, je m'abandonne aveuglément aux ordres de votre divine Providence.

Avec cette façon de penser (& il faut nécessairement ou nier la Providence, ou penser ainsi) avec cette façon de penser, on ne précipite pas son jugement, on ne se presse pas de dire, cela est bien, cela est mal; on ne s'afflige point avant le tems; on ne perd jamais espérance, lors même que tout paroît désespéré; on attend patiemment que les desseins de Dieu s'accomplissent. Telle est la foi, telle est la patience des Saints : *Hic est patientia & fides*

Sanctorum ; qui crediderit non festinet.

Que la volonté de Dieu soit faite, & que son saint nom soit béni. Voilà, mon cher Paroissien, quel doit être votre langage dans tous les tems, dans tous les lieux, dans tous les événemens de la vie. Que le saint nom de Dieu soit béni, & que toutes les créatures le bénissent, non-seulement lorsqu'elles servent à mes besoins & à mes plaisirs ; mais encore lorsqu'elles se tournent contre moi, qu'elles m'affligent & me tourmentent. Que tous les ouvrages du Seigneur le bénissent ; non-seulement ces ouvrages dont la beauté, la magnificence nous remplit de joie ou d'admiration ; mais encore ceux dans lesquels nous ne trouvons rien d'agréable, parce que les uns & les autres sont également sortis de la main de Dieu, qui a bien fait tout ce qu'il a fait.

Il a fait ces campagnes riantes, ces belles & riches provinces, à la vue desquelles le voyageur enchanté s'écrie : ô le beau pays ! mais n'a-t-il pas fait aussi ce que nous appelons des pays affreux ? ces vastes & stériles déserts, ces montagnes qui s'élevent jusqu'aux nues, ces roches escarpées, ces lieux inaccessibles, qui paroissent n'être propres qu'à servir de retraite aux oiseaux de proie & aux bêtes sauvages ? N'est-ce pas vous qui avez fait toutes ces choses, grand Dieu ! aussi-bien que ce que nous trouvons de plus beau dans la nature ? Tout y est beau,

tout y est admirable , tout ce que vous avez fait est bien fait : *Benè omnia fecit.*

Que cette pensée vous fasse trouver agréables tous les pays où la Providence juge à propos de vous conduire ; quiconque fait voir la main de Dieu dans la moindre de ses créatures , n'en trouve aucune qui ne lui paroisse digne d'admiration : tout est beau à ses yeux , tout est pour lui un sujet de louanges & d'actions de grâces : soit que le printems couronne la terre de fleurs , ou que l'hiver la dépouille pour la couvrir de glace & de neige ; soit que l'automne remplisse nos maisons de toute sorte de fruits , ou que la tempête nous les enleve , nous bénirons la Providence ; & pourquoi ? Parce que le feu , la grêle , la neige , la glace , les vents , les tempêtes ne font qu'exécuter ses ordres : *Ignis , grando , nix , glacies , spiritus procellarum quæ faciunt verbum ejus.*

Que cette main puissante qui atteint d'un bout à l'autre de l'univers , qui élève , qui abaisse , qui édifie , qui détruit , qui gouverne tout à son gré ; que cette main toute puissante vous frappe , ou qu'elle vous caresse ; qu'elle vous afflige ou qu'elle vous console ; qu'elle vous tire de la poussière pour vous faire monter sur le pinacle , ou qu'elle vous précipite du pinacle dans la poussière ; qu'elle vous enrichisse , ou qu'elle vous réduise à la misère ; qu'elle bénisse vos

desseins, ou qu'elle renverse vos projets ; qu'elle vous accable de douleur, ou qu'elle vous remplisse de joie ; n'avez jamais, mon cher Paroissien, que des bénédictions à lui donner, comme vous n'aurez jamais que des graces à lui rendre. Toujours content, toujours tranquille dans cette pensée, à laquelle on ne sauroit trop revenir, & à laquelle, après bien des raisonnemens & des réflexions, l'on est toujours forcé de revenir : Dieu l'a voulu, Dieu l'a permis ainsi, pour des raisons à lui connues, & dont il ne doit compte à personne ; mais par des vues pleines de sagesse, parce que toutes ses voies sont la justice & la vérité.

Car enfin, & après tout, à quoi peuvent aboutir vos inquiétudes, vos plaintes, vos allarmes ou vos regrets, & toutes ces réflexions qui vous absorbent dans certains momens, à la vue de certains objets qui font sur votre ame, les impressions les plus douloureuses ? *Quel est l'homme*, dit notre Seigneur, *qui à force de penser & de réfléchir, puisse ajouter une coudée à sa taille ?* (Matth. c. 6.) Ne vous inquiétez donc jamais, ni sur le passé, parce qu'il n'est plus en votre pouvoir ; ni sur l'avenir, parce que vous ne le connoissez point ; ni sur le présent, parce que la Providence a les yeux & la main sur vous. Soumettez-vous à ses ordres, adorez ses secrets en tout & par-tout, lors même qu'ils choquent le

plus votre raison & vos foibles lumieres.

Eh, Seigneur ! qui suis-je donc , pour m'opposer à vos desseins , ou pour critiquer vos ouvrages ? Qui suis-je , pour me plaindre de la maniere dont vous agissez à mon égard , ou de la conduite que vous tenez dans le gouvernement du monde ? Ne me suffit-il pas de savoir que le plus petit atôme ne sauroit changer de place , sans votre ordre ? que vous êtes aussi attentif à la chute d'une feuille qui devient le jouet des vents , que vous l'êtes à la course majestueuse & aux admirables révolutions des astres ? Ne me suffit-il pas de savoir que vous êtes la sagesse même ? qu'il y a aussi loin de mes pensées aux vôtres , qu'il y a de distance de la terre au ciel ? que pour juger de vos ouvrages , il faut nécessairement en voir la fin , & que cette connoissance est réservée pour le tems où vous rentrerez , grand Dieu , dans votre repos éternel , après l'entiere exécution de ce que vous avez résolu depuis le commencement des siècles ?

C'est alors que je verrai dans le sein de votre lumiere éternelle , toute l'économie de vos desseins , toute la justice de vos décrets , toute la profondeur de votre sagesse dans la création & le gouvernement de cet univers , dans la rédemption des hommes , dans la réprobation des méchans , ainsi que dans la prédestination des justes.

P iv

En attendant cette révélation générale par laquelle vous confondrez à jamais les esprits superbes qui osent aujourd'hui censurer les œuvres de votre Providence ; je l'adorerai , je la bénirai cette Providence ineffable , quoiqu'il arrive , quoique je voie ici bas , & dans quelque position que je me trouve moi-même. Dieu tout bon , tout juste & souverainement aimable , fortifiez-moi dans ces sentimens ; donnez-moi cette droiture , cette simplicité de cœur qui bannit toute vaine curiosité sur les secrets de votre Providence ; & remplissez-moi d'une telle résignation à ses volontés adorables , que le péché , mes imperfections , ma misère soient la seule chose qui me déplaise véritablement : de manière que vivant en paix sans autre souci que celui de remplir mes devoirs & de vous plaire , je commence à goûter dès cette vie , le repos inaltérable dont vos élus jouiront à jamais dans le ciel. Ainsi soit-il.

